



HAL
open science

La géographie des “ autres mondes ” : une “ advocacy ” au service de populations marginalisées ou la construction de “ paradis agraires ” ?

David Goeury

► To cite this version:

David Goeury. La géographie des “ autres mondes ” : une “ advocacy ” au service de populations marginalisées ou la construction de “ paradis agraires ” ?. Les géographes et le développement. Discours et actions, MSHA, 2010, 9782858923687. hal-01656664

HAL Id: hal-01656664

<https://hal.science/hal-01656664>

Submitted on 20 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Titre :

La géographie des « autres mondes » : une « advocacy » au service de populations marginalisées ou la construction de « paradis agraires » ?

David Goeury, [ENEC](#)

C. BOUQUET, [Les géographes et le développement](#), Bordeaux : MSHA, 2010, p.165-184.

Résumé :

Les années 1970 sont le théâtre d'un changement de paradigme en géographie du développement avec l'affirmation du concept de développement durable. Dans ce contexte, les espaces enclavés, comme les vallées de haute montagne, en marge du développement mondial, deviennent des haut-lieux de la recherche universitaire. D'abord vestiges d'une relation raisonnée Homme/Nature, elles sont présentées comme des espaces où un « autre monde » durable serait possible, sans avoir connu les affres de la modernité industrielle. Nous proposons de relire ce changement de paradigme à l'aune de la méthode de *l'archéologie du savoir* de Michel Foucault, pour analyser les contradictions entre un réel constitué des études universitaires, basées sur les présupposés d'hypothétiques « paradis agraires », et la réalité du très faible développement humain des populations locales concernées.

Mots clefs :

Géographe, développement durable, espaces enclavés, terrain, organisations internationales.

Summary:

In the 1970's, the paradigm of development was transformed by the rise of the idea of sustainable development. In this context, some valleys of high mountains, remoted from global development, are becoming high-places of scientific research. Testimony of an ideal relation between Man/Biosphere, they are shown as the locus where another sustainable world is possible, far from industrial development's impact. We propose to introduce this change of paradigm in the light of Michel Foucault's method of *the Archaeology of Knowledge*. Then, it's possible to analyze contradictions between a "real" based on academics studies fascinated by the illusion of "agrarian paradises" and the reality of local communities suffering from human- underdevelopment.

Keywords:

Geography, sustainable development, remoted space, fieldwork, international organizations.

Introduction : la géographie des lieux lointains, une géographie particulière ?

Atlas, Himalaya, Andes, Sahara, Amazonie, Arctique, autant d'espaces supports sur laquelle s'est construite une géographie particulière, celle des lieux lointains. Leur configuration spatiale d'espaces enclavés¹, à l'écart des réseaux modernes, momentanément non encore déployés par l'Etat central, du fait des surcoûts générés par un milieu contraignant, les a rendus spécifiques, car mis en quelque sorte « hors jeu » du développement, et surtout à « l'abri » du mal-développement. Leur enclavement momentané les transforme en ce que nous avons appelé les « espaces du mérite »². Ces espaces, bien que matériellement lointains, sont idéalement projetés au cœur de l'espace mondial, comme supports et décors à la prise de parole sur le développement. Les occidentaux vont y construire un discours spécifique, non pas à destination de populations locales, mais surtout à destination des populations occidentales, fascinées par cette mise en scène de contre-modèles possibles. Ils occupent notre imaginaire en étant sans-cesse médiatisés. Ils sont mis en scène telles des hétérotopies, soit des lieux fermés où une utopie peut se réaliser³. Les sociétés traditionnelles lointaines, entretenant une relation différente avec la « Nature », sont survalorisées à fin de remettre en question le modèle de développement industriel occidental qui s'est diffusé à l'échelle planétaire. Dès lors, des lieux sont intégrés à un nouvel imaginaire multi-spatial occidental comme des idéaux-types éthiques, où pourrait se réaliser un véritable développement durable sans succéder à la phase de l'industrialisation, considérée comme destructrice.

Pour comprendre cette nouvelle géographie, il est possible de procéder à une « archéologie du savoir », en s'inspirant de Michel Foucault⁴, et de revenir d'abord sur le contexte spécifique d'émergence de ces discours et de ces pratiques. En effet, la géographie coloniale et son héritière, la géographie du développement, associaient découvertes de ressources potentielles et projets d'exploitation⁵. L'objectif était la domination et la transformation d'un espace en un « bon pays⁶ », « un pays utile⁷ ». Les indépendances ne marquent pas de rupture conceptuelle, mais seulement un changement de commanditaire. Les Etats nations qualifiés « d'en voie de

¹ Pour la définition d'enclavement, nous nous appuyons sur : LEVY, J., 2003, « enclavement » in Lévy, J., Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, pp.309-310.

² GOEURY D., 2006, *Enclavement et espaces du mérite*, mémoire de master II, Montpellier : Université Paul Valéry, p.11.

³ FOUCAULT M., 1994, « Des espaces autres », in *Michel Foucault, Dits et Ecrits*, tome IV, 1980-1988, Paris : Gallimard, p.755.

⁴ FOUCAULT M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, 275 p.

⁵ BERDOULAY V., SOUBEYRAN O., 2000, « Milieu et colonisation dans le contexte de la modernité », in Vincent BERDOULAY et Olivier SOUBEYRAN (eds.), *Milieu, colonisation et développement durable. Perspectives géographiques sur l'aménagement.*, Paris : L'Harmattan, pp.17-19.

⁶ OZOUF-MARIGNIER M.-V., 2000, « Les géographes français et les « mauvais pays », 1890-1930. » in Vincent BERDOULAY et Olivier SOUBEYRAN (eds.), *Milieu, colonisation et développement durable. Perspectives géographiques sur l'aménagement.*, Paris : L'Harmattan, p.79.

⁷ Pour le Maroc, la colonisation avait créé deux distinctions. La première fut celle de « Bled Siba » (Pays de la dissidence) et de « Bled Makhzen » (Pays du pouvoir central) pour justifier la conquête militaire. La seconde fut celle de « Maroc utile » (les plaines littorales) et de « Maroc inutile » (les montagnes et le Sahara) pour justifier les investissements sélectifs.

développement » poursuivent le même projet de mobilisation raisonnée des ressources et d'aménagement planifié de leur territoire, mais cette fois-ci au profit de leur population et non plus d'une métropole. Ce n'est qu'à partir des années 1970 que se dessine progressivement, à l'échelle mondiale, une rupture conceptuelle autour de la notion de développement⁸. L'incapacité de certains Etats, surtout à faire face aux besoins élémentaires de leur population croissante, favorise une critique grandissante du développement purement économique, considéré comme prédateur vis-à-vis de la biodiversité et des identités culturelles. Dès lors, un changement de paradigme aboutissant à l'ajout de qualificatifs, comme soutenable, durable, au concept de développement s'initie. Il n'est plus seulement question d'économie, mais aussi d'éthique.

Dans ce contexte, les territoires en marge du développement national deviennent des espaces privilégiés d'études. Des chercheurs, ethnographes, zootechniciens, écologues et géographes, trouvent des financements auprès des organisations internationales, comme l'UNESCO, le PNUD ou la Banque Mondiale, pour questionner ces territoires spécifiques, comme les vallées enclavées de haute- montagne⁹. Ainsi, dans le cadre du programme « *Man and Biosphere* », en 1973, le projet 6 « impact des activités humaines sur les écosystèmes de montagnes et de toundra » amorce une dynamique de recherche mondiale. Elle renforce des initiatives plus anciennes comme celle de l'Union Géographique Internationale qui avait créée une commission montagne en 1968 et surtout favorise la multiplication de programmes de recherche nationaux ou internationaux ponctuels sur le pastoralisme au Maroc ou au long cours comme l'étude du Ladakh qui donne naissance à l'IALS, International Association for Ladakh Studies¹⁰. Les sociétés étudiées ne sont plus des vestiges d'un temps révolu, comme les décrivaient les géographes coloniaux, mais des reliques, portant en elles des modèles de relations raisonnées « Homme/Nature ».

Or, tous ces travaux ne risquent-ils pas de générer un réel constitué de représentations qui peuvent dépasser la réalité¹¹ ? Toute étude ne devient-elle pas, volontairement ou involontairement, une advocacy pouvant être instrumentalisée par des acteurs multiples aux logiques divergentes ? En effet, la dimension idéologique autour de la construction de nouvelles valeurs mondiales comme le développement durable, la protection de la biodiversité, la défense des particularismes culturels, n'entrent-elles pas en contradiction avec des urgences locales ? Les projets généreux portés par des organisations internationales ne deviennent-ils pas des réalités décevantes ? Par conséquent, quelle est la place du géographe

⁸ BRUNEL S., 2004, *Le développement durable*, Paris : PUF, coll. QSJ 3719, p.11-14.

⁹ Les organismes favorisent la constitution d'équipes pluridisciplinaires. Le géographe est souvent choisi pour sa compétence technique de cartographe.

¹⁰ Les grands programmes internationaux de l'UNESCO ont un effet d'entraînement direct par un système de bourses, de prix accordés aux chercheurs, mais ils ont surtout un effet indirect en posant un cadre légitime à l'échelle mondiale. Ils permettent de justifier les programmes de recherches nationaux et les demandes de financements. Par conséquent, il apparaît que si peu de chercheurs bénéficient directement d'un financement UNESCO, nombreux sont ceux qui s'investissent dans des projets de recherches similaires.

¹¹ Nous reprenons ici la distinction lacanienne entre « réel » et « réalité ». Le réel renvoie à une représentation, un sentiment, souvent inconscient, de perception du monde dans sa complexité, parfois impossible à dire ou à déduire, alors que la réalité s'appuie sur un factuel que nous pouvons objectiver.

comme analyste du territoire et des jeux d'échelles ? Partage-t-il les mêmes présupposés que les autres scientifiques renforçant un modèle dominant par un processus d'accumulation, ou se distingue-t-il pour générer une complémentarité critique discordante ? Du fait de sa capacité technique à produire des cartes et des systèmes, prend-il le risque du dédale entre théorie, action et analyse critique, ou s'engage-t-il, consciemment ou inconsciemment, comme expert pour le soutien d'une cause ?

Nous verrons d'abord comment ce changement de paradigme se construit autour de nouveaux modes opératoires que sont le terrain et l'enquête participative, puis comment il propose de nouveaux projets portés par des institutions spécifiques pour affirmer de nouvelles vérités.

Le terrain comme mode opératoire : la tentation des « paradis agraires »

L'espace enclavé est d'abord étudié comme l'espace de la tradition, du non développement qui n'aurait pas connu la modernité définie, entre autres, par Fernand Braudel comme le changement. Ce présupposé est renforcé par les techniques d'appréhension de ce type d'espace. En effet, si les villes et les plaines agricoles sont régulièrement mises en statistiques et en cartes par l'Etat pour planifier et analyser leur transformation, les lieux reculés, comme les hautes vallées, sont souvent à peine répertoriés. De même, alors que les archives des espaces centraux sont structurées et consultables dans des administrations spécialisées, celles des hautes-montagnes sont éparses et privées, éclatées entre les grands lignages locaux et les institutions religieuses. De ce fait, le chercheur se doit de parcourir longuement l'espace comme principale source d'information¹². Sous l'influence des ethnographes et anthropologues qui revendiquent l'observation participative de longue durée, l'idée de faire du terrain atteint une dimension sublime. Le terrain devient vérité.

La faible accessibilité, la pénibilité du relief et du climat, favorisent la venue de chercheurs dotés d'une bonne condition physique, fascinés par ce type de milieu et animés par l'envie de découverte¹³. Ils participent de la catégorie des néo-aventuriers¹⁴. Ils acceptent de prendre le risque de la confrontation de leurs corps à un milieu difficile, comme pour nouer physiquement une nouvelle relation homme/nature. Le territoire étudié et le chercheur entre en interrelation, la pénibilité du terrain renforçant le mérite de l'observateur. Ils nourrissent un prestige commun autour de l'aventure humaine, le terrain forgeant le géographe, le géographe mettant en scène le terrain¹⁵. Claude Collin Delavaud écrit ainsi sur son premier terrain : « Je n'ai jamais cessé de t'aimer, Khoadja Quendu (...). Tu as hanté ma mémoire et me visitais

¹² POURTIER R., 2007, « Le terrain pour les tropicalistes », *Bulletin de l'Association de Géographes Français-Géographes*, 2007-4, p.438. Roland Pourtier rappelle un fait souligné dans l'introduction de la majeure partie des thèses.

¹³ Lire le livre manifeste de Claude Collin Delavaud qui revendique cette position du géographe aventurier. COLLIN DELAUAUD, 2005, *Jusqu'au bout de la Terre. Parcours d'un géographe*, Paris : Arthaud, p.355

¹⁴ LE BRETON D., 1991 (3^{ème} éd. 1997), *Passions du risque*, Paris : Métailié, p.130.

¹⁵ DAER Y., 1978, « L'Afrique terrain d'aventure. Libres propos sur la pratique et la relation d'enquête », *Hérodote*, 9, pp.107-109

dans certains de mes cours (...). Je vivrai le temps qu'il me reste en ta compagnie, non plus comme toile de fond de ma jeunesse mais de toute ma vie d'aventurier géographe.¹⁶ »

L'approche et l'appréhension de ces espaces particuliers commence, donc, par le paysage saisi durant de longues marches exploratoires¹⁷. Marqués par les récits des premiers explorateurs coloniaux et la permanence des grands reportages photographiques¹⁸, cette approche est gratifiante associant fascination et sentiment de domination d'un espace à découvrir¹⁹. En montagne, l'escarpement des versants, le passage des cols donnent le sentiment de pouvoir saisir et s'appropriier un territoire qui se livre en coupe et en plan. Immédiatement, il semble possible de délimiter un finage, des pratiques, des aménagements et ainsi comprendre la relation entre une société et son environnement. Or, cette entrée par le paysage mène, souvent, à la construction de « paradis agraires »²⁰.

Ce phénomène est accentué lors de la réécriture des observations de terrain pour un travail de publication. En effet, le géographe reconstruit le paysage observé en diminuant le hiatus entre la réalité et les idéaux types auxquels il fait consciemment ou inconsciemment référence²¹. Dès lors, le souci constant de la société locale de tirer profit des ressources offertes par l'étagement de la végétation, par un labeur besogneux, avec des moyens techniques faibles, est décrit comme une juste gestion du milieu biophysique, une symbiose entre une société et son environnement. Il est ici possible de citer, à nouveau, Claude Collin Delavaud qui s'exprime ainsi dans la conclusion de sa biographie scientifique : « Certes des déserts de glace, de sable, de montagne et de jungle, abritent des peuples qui, sur leurs lisières se sont à la fois arrêtés et accrochés. Ce sont les plus courageux sans doute et je me suis pris de passion pour leur extraordinaire faculté d'adaptation à des milieux naturels dont ils ont fait leurs alliés. »²². Or, souvent, la description de la diversité des pratiques agricoles, associant agriculture intensive des fonds de vallées (céréaliculture, maraîchage, arboriculture) et élevage extensif sur les bassins versants et les hauts-plateaux, induit la construction d'un modèle autarcique d'autosubsistance minimisant la réalité des échanges, souvent considéré comme la meilleure forme de production rurale²³.

Les liens historiques avec les différents pouvoirs centraux successifs (dynasties anté-coloniales, autorité coloniale, Etat nation actuel) sont souvent minorés, voir ignorés. La haute vallée est décrite comme indépendante, dotée de structures politiques différentes de celles du pouvoir central et n'entretenant que des relations de voisinage. Elle est présentée comme un lieu gouverné par des républiques (Atlas) ou des monarchies bienveillantes (Himalaya). Le

¹⁶ COLLIN DELAUAUD C., 2005, *Jusqu'au bout de la Terre. Parcours d'un géographe.*, Paris : Arthaud, p.200

¹⁷ « Amazonie ou Tibet exigent des parcours démesurés avant qu'un territoire d'étude puisse être choisi, quelle que soit l'ambition du projet ». Idem, *ibidem*, p.106.

¹⁸ Driver F., 2001, *Geography militant. Cultures of exploration and empire.*, Oxford : Blackwell Publishers, p.218.

¹⁹ Armand Frémont en parlant du géographe voyageur conclut : « Son vrai luxe est de parcourir (...) les chemins de traverse où il peut assurer que lui seul est allé ». FREMONT A., 2005, *Aimez-vous la géographie ?*, Paris : Flammarion, p.25

²⁰ BOURDIEU P., 1980, *Le sens pratique*, Paris : Editions de Minuit, p.162.

²¹ GIBLIN B., 1978, « Le paysage, le terrain, les géographes », *Hérodote*, 9, pp.84-87

²² COLLIN DELAUAUD C., 2005, *Jusqu'au bout de la Terre. Parcours d'un géographe.*, Paris : Arthaud, p.354

²³ Idem, *ibidem*, pp.54-55

pouvoir central (monarchie chérifienne, empire moghol) est présenté comme un prédateur vis-à-vis de populations considérées comme autonomes et libres. Cette représentation est renforcée par la situation particulière que connaissent ces hautes montagnes durant le XX^e siècle : la haute vallée qui lors de la période précoloniale faisant partie intégrante d'un espace se déployant comme un long tissu sans couture²⁴, est devenue une enclave du non-développement. L'incapacité de l'Etat moderne à développer des infrastructures performantes est perçue comme maintenant ces territoires de haute montagne dans une forme d'éternité. L'étude va privilégier ce qui apparaît comme des permanences, en distinguant ce qui serait lié à des processus endogènes de ce qui serait lié à des facteurs exogènes, comme si elle était désireuse de conjurer le temps qui passe. Les transformations radicales dues aux longues guerres de conquêtes, à la restructuration de l'espace économique par le contournement de certaines vallées par des routes performantes sélectives, à la réorganisation administrative et à la redéfinition des terrains de parcours, sont considérées comme secondaires. La société est présentée comme à même de conserver des structures héritées, plutôt que comme capable de s'adapter à de nouveaux contextes. Elle est essentialisée comme un archétype du « bon sauvage » des lumières, dont le rapport privilégié avec la Nature assurerait une ingénuité permettant d'atteindre une forme de vérité sur la vie humaine, car non corrompu par le processus de civilisation²⁵. Cette approche désormais revendiquée comme la défense « des peuples autochtones²⁶ » ne fait que prolonger la construction du discours colonial qui hiérarchisait les populations rencontrées, entre « cannibales », « bon sauvages » et « fourbes civilisés »²⁷.

L'entrée par le paysage renforce ce sentiment, en réduisant l'impact de l'Etat au village centre. Il apparaît comme le seul espace connecté au reste du territoire national. Desservi par une mauvaise piste, il contient quelques bâtiments administratifs défraîchis, occupés ponctuellement par des fonctionnaires absentéistes. Cet unique marquage étatique semble noyé dans l'immensité des bassins versants et des hauts plateaux laissés à la seule gestion communautaire traditionnelle.

Ces hautes montagnes sont associées à des modèles autarciques où la vie communautaire serait autonome, dure mais saine. Cette vision est traversée de contradictions. D'une part la surmortalité qu'elle soit infantile ou maternelle est minorée, voire inconsciemment intégrée à une logique darwinienne du phantasme de la sélection naturelle des individus les plus adaptés au milieu, prolégomènes conceptuels aux relations de symbiose Homme/Nature. D'autre part, la santé et l'instruction sont considérées comme du ressort de l'Etat dont l'incurie est alors dénoncée.

²⁴ BERQUE J., 1978, *Structures sociales du Haut Atlas, suivi de retour au Seksawa*, Paris : PUF, p.478.

²⁵ LAUX C., 2008, « La construction d'une géographie de l'Océanie par les explorateurs, les missionnaires, les colonisateurs... », in Pierre SINGARAVELOU, *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation XIXe-XXe siècle*, Paris : Belin, p.179

²⁶ Les multiples actions de l'UNESCO ont abouti, le 13 septembre 2007, à la *Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones*.

²⁷ Ces représentations coloniales perdurent au Maroc, entre les Berbères et les Arabes, comme au Ladakh, entre les Bouddhistes et les Cachemiris.

Il apparaît dès lors une contradiction entre le « topos » et sa « chôra »²⁸, entre un territoire de la mort violente et le rêve de l'espace pur à même de guérir les maux de la modernité (maladies respiratoires liées à la pollution atmosphérique des villes). Cette contradiction se retrouve à la fois dans la personnalité des chercheurs, qui, venant de pays confortables, riches et développés, mettent en valeur des régions pauvres et peu développées, et aussi de celle de leurs interlocuteurs locaux, qui sont partagés entre la valorisation de leur mode de vie traditionnel et la juste réclamation d'accéder à des infrastructures modernes.

Rencontrer la population : s'exposer à une stratégie de l'araignée

Ces terrains de longue durée prennent des formes spécifiques. Du fait, de la faiblesse des infrastructures de transport et d'hébergement les chercheurs deviennent les hôtes réguliers de la communauté étudiée²⁹. Systématiquement invité pour un thé, mais aussi souvent obligé de trouver refuge dans une maison pour dormir, il entretient peu à peu une relation privilégiée avec certains individus. Cette sociabilité très forte est recherchée par le géographe qui a le sentiment de pouvoir pénétrer ainsi au cœur de la société étudiée. Ces rencontres avec des informateurs indispensables à la recherche sont considérées systématiquement comme des moments forts, fondateurs de la construction de l'identité du géographe, quelque soient les générations et les terrains, allant de Roland Pourtier³⁰, à Claude Collin Delavaud, aux jeunes chercheurs travaillant sur la relation entre nature et peuples autochtones³¹. Cependant, il faut revenir sur les fondements de l'hospitalité généreuse d'une population toujours présentée comme accueillante. Le sociologue Jacques Berque, en tant qu'ancien contrôleur civil, associe cette libéralité à une stratégie : la volonté de créer un sentiment de dette chez l'étranger de passage qui devient inconsciemment redevable³². Le don d'hospitalité induit un contre-don. Celui-ci n'est pas forcément matériel, il peut être juste l'assurance d'une bienveillance, un échange d'information ou un potentiel appui en cas de problème³³. Ceci est également renforcé par le fait que l'étranger n'est pas accueilli par n'importe quelle famille. Souvent, ce sont des familles de notables, du fait de leur position traditionnelle d'intercesseurs entre l'étranger et le local. Elles renforcent leur prestige social auprès de leur groupe en monopolisant la position d'intermédiaires, seuls susceptibles d'accueillir l'étranger, souvent à

²⁸ BERQUE A., 2000, *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris : Belin, pp.23-24.

²⁹ Certains comme Lydie Pézelet détaillent dans leur thèse les espaces d'hébergement et les avantages comme les inconvénients de cette proximité avec la population locale. PEZELET L., 1997, *Dynamique sociale dans le Haut-Atlas central marocain : quelle production sociale autochtone du sens de l'espace dans un contexte de sollicitation touristique internationale ? Etude centrée sur la production sociale du sens de l'espace domestique*, Thèse de doctorat, Grenoble 1, Université Joseph Fournier, p.65.

³⁰ POURTIER R., 2007, « Le terrain pour les tropicalistes », *Bulletin de l'Association de Géographes Français-Géographies*, 2007-4, p.443.

³¹ Ceci ressort des entretiens informels menés avec de jeunes géographes. L'atelier 7 « co-construction » du colloque d'Arras, du 18 au 20 juin 2008, intitulé « Terrain : l'espace de la méthode », réunissait trois chercheuses qui sublimaient la relation entre le chercheur et les enquêtés autour de démarches participatives avec des « peuples autochtones » que cela soit au Niger, au Chili ou en Australie.

³² BERQUE J., 1989, *Mémoires des deux rives*, Paris : Seuil, p.64.

³³ Bernard Kayser rappelle que certains informateurs négocient le prix de leur savoir en 1978. KAYSER B., 1978, « Sans enquête pas de droit à la parole », *Hérodote*, 9, p.17.

son insu. Parallèlement, ces élites sont les plus questionnées par le chercheur, considérées comme les détentrices de la tradition et surtout les dépositaires de la parole ancienne.

De plus, il ne faut pas imaginer que les détenteurs de la tradition soient toujours désintéressés. Nombreux sont ceux qui désirent se raconter. Certains notables, qui ressentent très fortement une situation de déclassement à l'échelle régionale et nationale, désirent mettre en scène un passé héroïque auprès d'un étranger à même de diffuser à l'échelle nationale, voire internationale, leur histoire. Le sociologue Paul Pascon parle de la « stratégie d'araignée » de certains notables qui attirent progressivement le chercheur dans une toile d'informations et d'obligations, afin qu'il devienne leur relai et, surtout, qu'il raconte leur histoire³⁴. Le chercheur peut, dès lors, devenir dépendant d'un interlocuteur privilégié et de son point de vue. De même, l'étranger est perçu comme un vecteur pour faire passer des revendications spécifiques vis-à-vis d'un pouvoir central défaillant et cela d'autant plus fortement qu'il est « extérieur » à la société et l'espace qu'il étudie. Dans de nombreuses vallées, il est désormais considéré comme un relai international potentiel³⁵. Ainsi, la population locale va décrire un Etat dont elle est désormais dépendante sans qu'il comble les inégalités croissantes avec le reste du territoire.

Décrire et dénoncer : du simple récit à l'advocacy

La simple description des hautes vallées est un rappel des inégalités mondiales, aujourd'hui unanimement perçues comme injustes. Les habitants démunis sont décrits comme à l'écart de l'amélioration globale des conditions de vie, mesurée par l'Indice de développement Humain qui est très faible (autour de 0,200). Or, depuis le milieu du XX^e siècle, les grandes organisations internationales, et tout particulièrement l'UNESCO, par la multiplication de sommets et de chartes érigent certaines valeurs, comme les droits des peuples à l'équité politique et économique tout en préservant leur spécificité culturelle, la protection de la biodiversité tout en assurant des conditions de vies décentes, comme universelles ; c'est à dire devant être partagées, acceptées et vécues par tous les individus, quels qu'ils soient. Les géographes sont traversés par ces mêmes valeurs, comme les citoyens de leur temps, et certains décident de s'engager dans leur diffusion à l'échelle mondiale. Le problème est de savoir quelle est la part de l'intentionnalité à relayer des points de vue et la part de l'inconscient social, lié à un environnement et à un objet d'étude favorable à ce type d'analyses. La simple diffusion d'un texte descriptif engage le géographe dans un processus de soutien et de légitimation des revendications de ces sociétés traditionnelles exclues. Il soulève des interrogations et surtout pointe des responsables.

Certains peuvent revendiquer clairement la volonté de faire remonter cette vision du bas qui critique violemment celle du haut, surtout dans des régions où l'Etat central est peu opérant par manque de moyens. Ces géographes donnent, alors, la parole aux « sans voix » ou plutôt ouvre « la voie du bas vers le haut avec force ». Voulant pallier à la faiblesse des institutions

³⁴ PASCON P., 1984, *La maison d'Illigh et l'histoire du Tazerwalt*, Rabat : SMER, p.6.

³⁵ La relation entre chercheur et ONG est de plus en plus forte, soit parce que certains chercheurs ont fondé des ONG, soit parce qu'ils effectuent leur recherche en partenariat avec des ONG. De ce fait, certaines populations associent désormais systématiquement chercheurs et humanitaires.

démocratiques locales encore embryonnaires, certains chercheurs se sentent investis d'une mission de rééquilibrage, en transmettant les vrais problèmes perçus localement. Cette prise de parole des exclus de la scène médiatique est toujours justifiée par la construction d'un espace démocratique mondial. La population présentée peut être jugée significative d'une majorité de populations pauvres oubliées ou apparaître comme une minorité spécifique qui doit être respectée. Par conséquent, quel que soit le poids démographique, les enjeux économiques ou politiques, certains chercheurs n'hésitent pas à se lancer dans une action d'advocacy qu'ils jugent légitime.

Les géographes deviennent des relais entre le local et le mondial. D'une part, ils transforment les revendications locales en un cas qui permet de décliner et d'avaliser les nouveaux paradigmes mondiaux. D'autre part, il diffuse, volontairement ou involontairement, les nouvelles valeurs universelles à la population locale qui les utilise pour légitimer sa contestation du pouvoir central. Par exemple, ils investissent le champ politique par les cartes, transcrivant les pratiques spatiales matérielles et idéelles des populations locales sur les cartes administratives. Ainsi, ils facilitent le processus de revendication et de négociation³⁶. Certains lieux sortent de l'anonymat et deviennent des hauts lieux de la réflexion sur les relations développement, environnement et spécificité culturelle, ainsi le Ladakh et le Zangkar sont investis à partir de 1974, comme des espaces de comparaison Himalayen avec le Tibet³⁷.

De la théorie à l'action : le risque du dédale entre le réel et la réalité

Coupées du développement, les hautes vallées sont décrites comme à un moment clef de leur histoire, impliquant la nécessité de l'action. Elles intègrent des programmes définis à l'échelle mondiale le plus souvent par des organisations internationales, comme la Banque Mondiale, le PNUD ou les services de coopérations internationaux. Elles deviennent les étendards incarnant un certain nombre de valeurs, comme celles du protocole de Rio et son Agenda pour le XXI^e siècle. Deux projets émergent : la protection d'une spécificité spatiale, réclamant le droit au conservatoire et à la différence, ou la multiplication des micro-actions associatives.

L'implication des géographes est alors multiforme. Certains, directement financés par ces institutions, participent de la définition de multiples projets étatiques ou associatifs aux ampleurs variés. D'autres, plus ou moins indépendants, proposent régulièrement des études d'impact des dits programmes et établissent de nouvelles recommandations. Certaines unités de recherche spécialisées dans ce type d'études encadrent de nombreux jeunes chercheurs,

³⁶ Parmi, les nombreux travaux, il est possible de lire : DE ROBERT P., LAQUES A.-E., 2003, « La carte de notre terre ». « Enjeux cartographiques vus par les indiens kayapó », *Mappemonde*, 69, p.1 ; ou HIRT I., 2008, *Redistribuer les cartes : Approche postcoloniale d'un processus de cartographie participative en territoire mapuche (Chili)*, thèse de doctorat, Genève : Université de Genève, 477p.

³⁷ CROOK J., OSMASTON H. (eds.), 1994, *Himalyan buddhist villages Environment, resources, society and religious life in Zangkar, Ladakh.*, Delhi : Motilal Banarsidass, 866 p.

souvent très proches des associations qui interviennent localement³⁸. Ils s'investissent pleinement dans ces projets qu'ils considèrent comme justes et utiles.

Certaines zones deviennent des points chauds de la recherche universitaire. En effet, la médiatisation de l'action attire les chercheurs et surtout la multiplication de relais potentiels favorise leur travail de terrain. Ainsi, l'Atlas, du Massif du Toubkal à Imilchil, est régulièrement étudié tout comme l'Himalaya entre le Népal et le Ladakh indien. Débute une série de recherches, d'abord sur les modes de vie traditionnels, puis sur le tourisme et enfin sur le développement durable. Une même activité devient un objet sans-cesse questionné : au Maroc, la transhumance d'abord décrite comme une activité traditionnelle, peut être étudiée comme un projet de conservation de la biodiversité et enfin comme une activité liée à la permanence de la sainteté et d'une religiosité différente.

Cette multiplication d'études, orientées ou non par des valeurs généreuses, à l'échelle mondiale, crée un « réel » composé de représentations. Les géographes deviennent « des manipulateurs de symboles »³⁹ qui constituent des cadres des actions futures à l'échelle mondiale ou nationale. La diffusion des discours et des analyses, à l'échelle internationale, sont autant de référents aux actions à venir. Même si les discours ne sont pas suivis d'action, le seul fait qu'ils soient émis dans différents médias, les constitue en réels. Certains projets vont être largement diffusés dans les cercles décisionnels, ou gagner la sphère médiatique du grand public. Nous posons comme hypothèse qu'ils ont un effet cumulatif à l'échelle mondiale et permettent peu à peu de faire émerger une idée. Progressivement, elle devient incontournable, comme la notion de développement durable. Chacun, qu'il soit un expert international, un cadre administratif, un membre de la société civile, devra se positionner à son égard.

Certaines communautés, certains projets, certaines pratiques vont émerger comme des références. Considérées comme n'ayant pas connu la phase du développement occidental industriel consumériste, elles deviendraient le lieu idéal pour appliquer directement les nouveaux principes du développement durable qui associe économie, environnement et société. Tous les projets vont donc chercher à concilier préservation de la biodiversité symbolisée par de jolies fleurs (la baie jaune, l'edelweiss) ou de grands arbres (le cèdre) et surtout de grands mammifères (mouflon à manchette marocain, léopard des neiges himalayen, vigogne bolivienne...), et la défense des pratiques culturelles indigènes locales (berbères, amchis bouddhistes, Kallawayas...). Pour concilier ces multiples contraintes, le tourisme rural est souvent présenté comme la seule activité à même de valoriser ces caractéristiques spécifiques de ces territoires, sans les altérer.

En effet, il associe conservation et développement économique progressif sans destruction des activités existantes, car valorisées comme constitutives de l'attractivité touristique. Par conséquent, tous les projets insistent sur ce mode de mise en valeur du territoire et plus

³⁸ Nous avons observé une concentration d'écrits universitaires autour de certaines vallées. Chaque année de jeunes chercheurs (master 1, master 2) circulent dans ces vallées et multiplient les petits sujets d'étude, comme l'impact du tourisme sur les populations locales, la pollution par les déchets non biodégradables...

³⁹ REICH R., 1993, *L'économie mondialisée*, Dunod, Paris, 336 p.

particulièrement sur le contact privilégié entre touristes et autochtones, comme reconnaissance mutuelle des différences culturelles. Ils incarnent la possibilité d'un vivre ensemble autour d'enjeux mondiaux partagés, comme l'environnement, la diversité culturelle, le développement durable. Nous nous demandons si le chercheur ne propose pas ici la généralisation de sa propre expérience heureuse, de sociabilité et d'entente cordiale avec des populations considérées comme différentes, pour ne pas dire « exotiques » lors de son terrain d'étude. Le touriste présenté comme un « néo-barbare »⁴⁰, incarnation de la violence destructrice occidentale, pourrait être transformé en un individu éclairé, à même de rencontrer paisiblement l'autre⁴¹. Il reproduit le comportement d'une élite, citoyenne du monde, qui se veut consciente de l'impact de son action. Ce projet porte en lui une part de l'idéologie altermondialiste. Il se veut un contre-point à la marchandisation du monde par de grandes multinationales du tourisme de masse, en favorisant la micro-activité locale et la mise en contact directe entre consommateur et producteur. Ces petits projets ont une forte dimension symbolique et leur résonance médiatique ne doit pas masquer l'étude d'impact concrète.

Sur le terrain les conséquences économiques sont souvent faibles et insuffisantes pour sortir toute une communauté de la pauvreté. En effet, le plus souvent seuls quelques individus bénéficient de ce type de projet⁴². L'activité d'hébergement touristique est pour la plupart des habitants une activité complémentaire dans le cadre d'une pluriactivité rurale classique. Dans la majorité des cas, elle perdure comme un complément de revenu ponctuel nécessitant peu d'investissement. Seuls, quelques individus, le plus souvent des notables, deviennent des professionnels à même de répondre aux exigences d'une clientèle internationale⁴³. Ceci s'explique par les objectifs même du tourisme rural. Son principe est celui d'un complément de revenu qui permet aux habitants de sortir de la pauvreté sans pour autant connaître un changement brutal de mode et de niveau de vie⁴⁴. Certaines activités, qui avaient tout leur sens dans une économie d'autoconsommation (polyculture, artisanat), menacées par l'ouverture de la vallée, sont maintenues pour satisfaire des consommateurs exogènes. Ainsi, les paysages, les architectures traditionnelles perdurent et fixent, ainsi, un territoire dans une image de carte postale magnifiant l'éternité. Il répond à un inconscient malthusien qui induit une stabilité de la population et une permanence des modes de mise en valeur du territoire en refusant tout principe de Schumpeter de « destruction créatrice ». La montagne des pays en voie de développement est transformée en une montagne éternelle, qui ne doit connaître ni l'âge de l'aluminium, ni celui des stations de ski intégrées, et encore moins celui des start-up.

⁴⁰ EQUIPE MIT, 2002, *Tourismes 1 : Lieux communs*, Paris : Belin, p.52-74.

⁴¹ BRUNEL S., 2006, *La planète disneylandisée*, Paris : Editions Sciences Humaines, pp.263-265

⁴² Lors de nos études de terrains au Maroc et au Ladakh, nous avons observés que moins de 10% des foyers, concentrés dans les centres administratifs en bénéficient directement, et moins de 20% indirectement.

⁴³ Les riches propriétaires terriens, les dynasties « seigneuriales » (*chorfas* du Haut-Atlas, « haute-strate » au Ladakh) sont les plus investis dans le tourisme du fait de leur capital culturel et spatial. Ils disposent des plus belles demeures, des terrains les mieux placés et surtout ils réinvestissent leurs compétences, acquises du fait de leur rôle d'intercesseur, qui se faisait autour de repas collectifs sur plusieurs journées permettant d'accueillir les différents groupes locaux et régionaux, dans l'accueil touristique.

⁴⁴ Pour le cas de l'Atlas, les gîtes les plus fonctionnels ont un chiffre d'affaires annuel entre 40 000 et 60 000 dirhams et génèrent un bénéfice de 20 000 à 30 000 dirhams (1800 à 2700 euros) par an.

De même, les structures traditionnelles présentées comme capables de régler l'ensemble des problèmes sont survalorisées. La tradition devient un élément fort de légitimité et surtout l'incarnation d'une construction politique locale spécifique, adaptée au territoire. Elles sont considérées comme pouvant autogérer le bien commun local, sur la base du consensus et dans l'intérêt de tous. « Démocraties locales » « quasi-naturelles », construites autour d'usages collectifs comme l'eau, les chemins, les terrains de parcours et de systèmes ponctuels de redistribution des richesses par la prise en charge de fondations pieuses, elles restent limitées à la gestion de ressources non extensibles. On oublie souvent qu'elles se sont construites autour de situations ponctuelles sur des bases contractuelles à l'échelle locale, et qu'elles restent dépendantes de l'Etat pour la mise en place de projets de grande ampleur, seuls à même de transformer radicalement leur espace de vie. Les projets les plus importants sont réalisés qu'avec le soutien d'une diaspora ayant réussi économiquement en ville ou à l'étranger, et ils se limitent à déployer des activités de branchement au réseau national (santé, éducation, réseau de communication).

Magnifier ces instances locales revient à magnifier les microprojets qui ne transforment pas radicalement le paysage et qui s'inscrivent dans une continuité avec les structures traditionnelles. Elles deviennent les garantes d'une forme d'âme locale et de culture locale. Elles sont présentées comme des lieux de consensus à même de porter les projets de prescriptions de vastes espaces à protéger (parc nationaux ou régionaux) et d'usages raisonnés des ressources naturelles. Cependant, l'acceptation concrète du projet de conservatoire ne se fait pas sans affrontement. La délimitation des espaces protégés, la réglementation des usages sont autant de moments de conflits inévitables. La population locale est souvent divisée par des tensions internes héritées qui réapparaissent. Ainsi, si certains notables sont favorables aux nouveaux projets qui mettent en valeur leur culture et leur permettent de développer de nouvelles activités autour du tourisme, les plus pauvres subissent la mise en défens de certaines zones comme la mutilation de leur espace de survie. Le rêve du consensuel « Small Is Beautiful » se transforme en « Small Is Ugly », les positions pouvant se radicaliser au point parfois de se transformer en violences physiques⁴⁵.

En guise de conclusion : la géographie des lieux lointains est-elle un projet altermondialiste ?

Par conséquent, ces « espaces du mérite » portent le décalage entre un mode de mise en valeur présenté comme un nouveau modèle de développement dit durable et une réalité plus complexe. De plus, la surenchère des productions intellectuelles et la multiplication des références font qu'ils abritent un modèle hyper-réel qui dépasse les résultats matériels. Il peut se créer des situations d'aveuglement où, au nom de l'idéal, la réalité est niée. La position des

⁴⁵ Il est intéressant de noter la récurrence de la violence physique comme mode de gestion du conflit. Les intercesseurs traditionnels (notables et élite religieuse) sont disqualifiés car perçus comme défendant un parti et l'Etat est jugé comme trop lointain pour intervenir. De ce fait, les individus décident de régler le conflit par eux-mêmes ce qui se débouche régulièrement sur des affrontements (Ladakh, Padum 2007) pouvant aller jusqu'à la mort d'un des belligérants (Haut-Atlas, Anergui en 2006).

géographes investis dans ce type de projet devient difficile. Leurs actions passant par l'engagement et leurs réflexions s'appuyant sur la volonté de neutralité scientifique entrent parfois en contradiction, surtout lorsqu'il se retrouve écartelé entre leur empathie pour les plus démunis, leur adhésion aux grands courants de pensée mondiaux et leur financement par des organisations internationales. De ce fait, malgré les précautions indispensables rappelées par Max Weber⁴⁶, sur le souci de neutralité des scientifiques, la pression insoutenable des urgences locales, pousse certains à dénoncer la vacuité du monde universitaire face au besoin de l'action de terrain.

Dès lors, cette géographie est associée à la mouvance altermondialiste de par ses modes opératoires. En effet, en reprenant, l'idée d'Eddy Fougier qui définit l'altermondialisme en trois slogans : « le monde n'est pas une marchandise », « un autre monde est possible », « agir local, penser global »⁴⁷, il est possible d'y intégrer les représentations projetées sur les hautes vallées enclavées qui restent des espaces peu monétarisés, avec la permanence des échanges sous formes de dons et de services organisés autour de rituels. Ces territoires sont alors présentés comme des « autres mondes » préservés. Ils sont considérés comme des espaces à protéger, non encore touchés par les déviations du libéralisme économique. Ils représentent un espace idéal sur lequel il serait possible d'intervenir selon de nouvelles règles évitant la « destruction créatrice » du développement économique. Ils deviennent des utopies réalisées ou réalisables. Dans ce contexte, les géographes participent de la mise en relation des populations locales avec la société civile transnationale en revendiquant parfois cette logique altermondialiste. Certains soutiennent les revendications locales à l'échelle internationale face à un Etat central uniformisateur, considéré comme acquis à l'idéologie libérale. Les géographes favorisent ainsi la participation des communautés aux grands débats transnationaux et leur intégration à ce qu'Ulrich Beck appelle la deuxième modernité du cosmopolitisme. Elles peuvent ainsi s'émanciper du pouvoir étatique grâce au soutien d'une société civile mondialisée, en revendiquant des principes érigés par les organisations internationales⁴⁸.

En effet, les organisations internationales structurent idéellement l'espace mondial et œuvrent à la constitution d'une société civile locale, active, acquise aux nouvelles valeurs mondiales, qu'elles veulent ériger en valeurs universelles. Par conséquent, les géographes, consciemment ou inconsciemment, participent de ce système de diffusion de ces valeurs en devenant des relais entre le mondial et le local. Or, il ne faut pas écarter la dimension idéologique du débat et son instrumentalisation politique par des acteurs nombreux aux logiques divergentes. De « l'espace du mérite », à l'espace conservatoire mondialisé, il n'y a qu'un pas, sans que soient toujours évaluées les opportunités et les contraintes nouvelles pour les populations directement concernées. L'enjeu reste dans le rapport de domination et de participation des populations locales, et si l'idéologie du développement durable est héritière des productions

⁴⁶ WEBER M., 1919, *La savant et le politique*, Paris : Union Générale d'Editions, 1963, 186 p.

⁴⁷ FOUGIER E., 2006, *Dictionnaire analytique de l'altermondialisme*, Paris : Ellipses, p.8.

⁴⁸ BECK U., 2003, *Pouvoir et contre pouvoir à l'heure de la mondialisation*, Paris : Flammarion, p.432.

culturelles coloniales⁴⁹, son application ne doit pas reproduire les mêmes méthodes de mise sous-tutelle de communautés au nom de valeurs universelles. De ce fait, nombreux sont les géographes qui établissent une conversation, comme l'entend Norbert Elias, entre communautés locales et organisations internationales, où au fur et à mesure, chacun des interlocuteurs s'amende tout en créant des concepts et des actions nouvelles⁵⁰.

⁴⁹ Il faut entendre cette idée d'héritage comme une réalité dénuée de jugements moraux comme le propose Yves Lacoste, lors de son entretien avec Sylvain Kahn dans l'émission *A voix nue*, diffusée le 29 septembre 2008 sur France Culture.

⁵⁰ ELIAS N., 1991, *La société des individus*, Paris : Fayard, p.62